



## OLIVIER BARON

*Olivier Baron est enseignant en lettre moderne et philosophie, photographe et un brin paysan. Il s'intéresse notamment à l'origine et aux mécanismes de la fragmentation, de la dispersion et de l'hyper-spécialisation des savoirs, ainsi qu'à leurs conséquences pour ce qui concerne la compréhension des sociétés humaines. Investi dans le Mouvement post-urbain, il a notamment participé aux premières Rencontres Communautés Villageoises en 2025, ainsi qu'au séminaire annuel du Mouvement à Villarceaux en 2026.*

QUELS SONT LES  
DOMAINES ET  
SUJETS QUI VOUS  
MOBILISENT ?

Ce qui me mobilise depuis longtemps déjà, tient peut-être dans ce constat paradoxal et ses conséquences : plus nous accumulons collectivement de la connaissance, moins nous semblons comprendre le monde dans lequel nous vivons. L'hyper-spécialisation fragmente la connaissance, et chaque individu semble aujourd'hui dans l'obligation de faire son marché au hasard dans une sorte d'immense champ de silos constitué par une infinité de spécialités et sous-spécialités... Conséquence dramatique : ces institutions de savoir se trouvent totalement dévalorisées et ne constituent plus un référent commun, et les algorithmes aidant, chacun se tourne

désormais, selon sa complexion psychique, vers la vérité qui semble la mieux adaptée à ses aspirations ou sa fantaisie. D'où la floraison de *fake* théories, de vérités alternatives, ou de thèses complotistes en tous genres... Nous sommes entrés dans l'ère de ce que Baudrillard appelait la simulation, ni vrai ni faux, tout se vaut, notre relativisme devient universel, à chacun sa vérité, sa réalité...

Pourtant, jamais une époque n'a eu autant que nous la nécessité vitale d'y voir clair. Y voir clair, bien sûr dans ce qui écologiquement constitue le désastre factuel que l'on sait, mais beaucoup plus encore, comprendre les dynamiques très complexes en œuvre au sein des sociétés humaines qui nous ont conduites depuis plusieurs siècles avec allégresse vers ce cul-de-

sac civilisationnel que nous découvrons aujourd'hui. Quelle est donc la nature véritable de cette propension étrange qui nous a poussés avec enthousiasme dans ce borborygme contemporain avec le sentiment chevillé au corps que nous allons droit vers le progrès et l'émancipation ? Voilà la question qui constitue aujourd'hui le cœur de ma recherche : je tente d'élaborer les bases d'une théorie transdisciplinaire et transépistémique (qu'il est malheureusement impossible de résumer ici...) qui puisse mettre au jour la nature, les rouages, le fonctionnement de cette étrange propension collective.

La finalité de ce travail est de constituer une base théorique solide, qui a vocation à devenir un travail collectif (car personne ne peut évidemment clore un tel



sujet à lui seul) susceptible de servir de boussole ontologique (au sens anthropologique) et donc d'outil de navigation politique un peu plus sérieux que ce dont nous disposons pour l'heure. Car si notre action, même écologiquement vertueuse, même mue par les meilleures intentions, n'est guidée que par d'approximatives intuitions ou de vagues préjugés (ce qui est le cas aujourd'hui), non seulement nous n'irons pas dans la bonne direction, non seulement nous perdrons un temps infini en tâtonnements laborieux, mais nous ne pourrons ni convaincre, ni amorcer au moment opportun dans des conditions optimales les mutations civilisationnelles que nous savons nécessaires.

## QUEL EST VOTRE RAPPORT PERSONNEL, PROFESSIONNEL... AUX VILLES (NOTAMMENT AUX MÉTROPOLES) ET AUX CAMPAGNES ?

Ma relation à la ville est aujourd'hui très limitée. Je ne m'y rends que par obligation, mais rarement par plaisir, tant le spectacle de cette ébriété collective, de cet état psychotique autoréférentiel devenu la norme, me plonge dans un abîme de circonspection. Mais ça n'a pas toujours été le cas, car j'ai vécu environ cinq ans à Paris en tant qu'étudiant, et j'en garde un très bon souvenir. J'adorais courir les musées, les expos, les bouquinistes, et je crois même avoir un moment considéré que ce mode de vie pouvait constituer un choix enviable. Après tout, ce n'est pas désagréable d'habiter là où tout semble se passer, de se laisser griser par cette douce illusion d'être une parcelle du centre du monde... Il ne faut jamais oublier que nous sommes des êtres fondamentalement exosomatiques (les objets techniques constituent autant de prolongements externes physiques et symboliques de nos (*soma*) corps), et les villes ne sont rien d'autre pour nous que de gigantesques organes exosomatiques.

Vivre à Paris, être parisien, c'est en quelque sorte être Paris, c'est incorporer comme prolongement de soi l'aura de cette fantasmagorique mécanique, c'est se construire par l'extérieur, par procuration, faire de Paris sa coquille, sa prothèse existentielle. Mais là est précisément le problème, la ville est un cocon aseptisé de toute altérité autre qu'humaine. Les grandes agglomérations sont des machines dont l'une des fonctions principales est de nous dispenser d'exister en tant qu'humain. La ville nous épargne cette confrontation aux dimensions les plus rudes et tragiques de cette existence terrestre, afin de faire perdurer encore un peu cette douce illusion héritée des Lumières d'être ce sujet rationnel et autoréférentiel : *homo deus ex machina*.

Les villes instaurent des frontières physiques et symboliques entre ce que nous sommes et ce par quoi nous sommes, entretiennent l'illusion que l'humanité (occidentale) vit dans « un règne séparé », disait Lévi-Strauss, et promeuvent, l'air de rien, presque



naturellement, un anthropocentrisme, un ethnocentrisme, un ostracisme, un évolutionnisme (social), un sentiment de supériorité, qui imprègne insidieusement chaque recoin de nos imaginaires et renforce toujours un peu plus notre ontologie. L'urbanité est au monde ce que la spécialité est à la connaissance, un processus sécessionniste fragmentant les espaces autant que les savoirs, rendant les humains ineptes à concevoir le monde et inaptes à l'habiter.

Mais contrairement à ce que pourrait laisser penser ce qui précède, et c'est là que les choses deviennent un peu plus complexes et surtout contre-intuitives : la métropolisation, la technologisation, la néolibéralisation, et même le capitalisme (qui est une notion beaucoup plus englobante), et de manière générale tout ce que l'on pose ordinairement comme source de nos problèmes contemporains, ne constituent pas la « maladie » de notre époque, mais ne sont que les symptômes,

amplifiant récursivement un tropisme anthropologique fondamental (dont je tente dans mon travail de déterminer la nature, les origines, la logique, la topologie) qui détermine notre très spécifique ontologie contemporaine. Notre « maladie » est structurellement ontologique et la ruralité n'est pas épargnée, raison pour laquelle nombre de ruraux (même si heureusement certains tentent encore d'y résister vaillamment) vivent aujourd'hui à la campagne en parfaits urbains ou presque.

Il faut donc combattre la logique de métropolisation en ayant toujours à l'esprit que la déterritorialisation que l'on vise est non seulement géographique mais aussi et surtout, ontologique... Autrement dit, le déménagement géographique est une condition nécessaire, mais non suffisante pour notre atterrissage. Reste à élaborer, un peu sérieusement, les conditions de possibilité d'un déménagement ontologique, mais ça c'est une histoire qui

nous emmènerait beaucoup trop loin, nous en reparlerons peut-être dans un cadre plus adapté.

## COMMENT VOUS PROJETEZ-VOUS GÉOGRAPHIQUEMENT DANS UN MOYEN TERME (ENTRE VILLES ET CAMPAGNES NOTAMMENT?)

Je n'envisage pas déménager, car j'habite actuellement en montagne limousine entouré d'une multitude de vivants, humains et non-humains, dans une maison passive en bois et paille, que j'ai construite il y a quelques années. Cette expérience d'auto-construction a été très importante dans mon parcours. L'auto-construction est une expérience très riche, post-urbaine par excellence (au sens d'un retour à la réalité), car en étant confronté jour après jour durant plusieurs années à l'âpreté de la matière, aux difficultés techniques innombrables à résoudre, aux aléas climatiques, aux contraintes de son propre



corps, à la nécessité d'être persévérant, bref, d'être confronté à tout ce qui résiste, au réel donc, j'ai construit beaucoup plus que ma maison... J'ai construit en moi des ressources très précieuses, qui sont beaucoup plus que des compétences techniques et qui m'accompagnent chaque jour et me font éprouver autrement que rationnellement le mot que l'on prête à Léonard de Vinci : « Il ne faut pas appeler richesses les choses que l'on peut perdre ». La richesse selon L. de Vinci augmente notre puissance d'être, jamais notre pouvoir de s'approprier. Une économie nouvelle en découle, valorisant la croissance de l'auto-nomie et de notre puissance d'être au détriment de la croissance de l'hétéro-nomie et notre pouvoir de déléguer. Car à construire sa propre maison, on habite tout autant du sens qu'un espace confortable qui nous épargne des intempéries ; à produire sa propre alimentation, on se nourrit tout autant de sens que de protéines, de glucides ou de

vitamines ; et l'on pourrait élargir ce principe à tout ce que l'on produit par soi-même, pour soi ou son entourage. Le sens, c'est du lien, donner du sens, c'est relier, au sens de comprendre (*cum-prehendere* : prendre ensemble, relier le divers, le rassembler, créer des liens dans le disparate). Mais relier quoi à quoi, me demanderez-vous ? Eh bien, relier soi au réel, relier soi à tout ce à quoi nous sommes possiblement ouverts, car tel est le principe de l'auto-nomie : étymologiquement, se donner à soi-même le sens de la loi (*nomos*), c'est donc com-prendre, en se reliant au réel, la nécessité de se donner à soi-même des limites, et dès lors considérer ces limites non plus comme une contrainte externe imposée arbitrairement, mais comme la condition de possibilité de notre liberté. Dit autrement, la puissance, c'est la compréhension par soi-même d'une capacité de sublimation de la contrainte en liberté. Mais com-prendre n'est pas entendre, car on peut entendre (saisir intellectuellement) le sens

d'un concept en quelques secondes et mettre une vie à le com-prendre, à le digérer, aurait dit Nietzsche. Vivre dans un milieu peuplé d'altérité, produire et construire par soi-même, être confronté à l'âpreté du réel, c'est se donner la possibilité de com-prendre ce qu'être auto-nome veut dire. En cela, sans doute, je m'inscris dans le projet post-urbain de notre société.

